

# L'ORGANE DE LA MILICE

JOURNAL MILITAIRE, LITTÉRAIRE ET NATIONAL.

PARAIT LE JEUDI.—Payable d'avance.

AVANT TOUT PROTÉGEONS NOS FOYERS.

G. AMYOT ET CIE., Editeurs-Prop.

FEUILLETON

DE

L'ORGANE DE LA MILICE.

## LE PRIX DU SANG,

ou

### LA TÊTE DE L'AIGLE.

(Suite et fin.)

Josefo a tressailli, une sueur glacée se répand sur tout son corps, ses cheveux se hérissent, ses dents s'entre-choquent avec violence, il vient de reconnaître la voix si connue de Manoel Aguila. Par un mouvement machinal, ses regards se portent autour de lui, personne n'est là que Satan, qui sourit, et que l'assassin ne peut voir.

—Je suis fou, pense-t-il mes oreilles m'ont trompé.

Mais au même instant la voix se fait encore entendre, et Josefo, comme malgré lui, est frappé de stupeur.

—Prends la route du milieu, répète-t-elle, tu seras bientôt devant Burgos; ne t'y arrête pas, car il faut te hâter pour être ce soir à Valladolid, où tu arriveras en côtoyant la rivière d'Arlanzon, et où tu pourras passer la nuit à la Posada-del-Emperador; à Valladolid, tu auras encore environ quarante-cinq lieues pour arriver à Madrid; mais, marche bien, aie bon courage, il y a mille ducats qui te tendent les bras au bout du chemin.

Josefo est saisi d'un tremblement convulsif; il veut laisser là cette tête à laquelle la justice de Dieu prête une voix effrayante, mais ses nerfs sont tellement contractés qu'il ne peut parvenir à ouvrir sa main, qui tient serré le sac de cuir avec force. Il lui est impossible de faire un pas, mais Satan le pousse vigoureusement, et le meurtrier, une fois l'élan reçu, marche avec rapidité vers Madrid. La voix reprend :

—Marche, marche, songe aux ducats; demain tu traverseras, sans l'arrêter, Torquemada, Venta-de-Trigueros, Cubezon, et tu iras coucher à Valladolid. C'est une très belle et très magnifique cité, avec ses quatorze ponts de pierre sur l'Esgueva, son palais antique et sombre des rois d'Espagne et son Campo-Grande, entouré de quinze églises; n'importe, tu ne t'y arrêteras pas; le lendemain matin, tu passeras le Douro et l'Adaja, puis Valdestillas, puis Olmedo; le lendemain, tu traverseras les montagnes de Guadarama, et tu entreras dans la Nouvelle-Castille; avant la fin du jour, tu seras à Madrid. Va de suite chez l'Alcade mayor, c'est lui qui te compta le prix de ton crime. Marche, marche, voilà ton chemin tout tracé, marche et pense aux mille ducats.

Et marchant sans relâche, poussé par le démon quand il lui arrivait de s'arrêter, Josefo, éperdu, déchiré de remords, ayant presque perdu la conscience de ses actions, arriva à Madrid.

Lorsqu'il fut devant l'alcaide mayor, la certitude de recevoir bientôt le prix de la tête du brigand et de s'en débarrasser lui rendit un peu de force, et quand il ouvrit le sac de cuir, ce fut avec assez de fermeté qu'il prit la tête de Manoel par les cheveux et qu'il la tint ainsi quelque temps suspendue, pour que l'alcaide pût la comparer au signalement qui lui avait été donné de la figure du chef de bandits.

Le magistrat la reconnut parfaitement et n'hésita

pas à faire compter à Josefo la récompense promise. Cela fait, celui-ci voulut déposer son terrible fardeau sur une table du cabinet de l'alcaide, mais en ce moment la tête, qui, depuis Monastério, était restée muette, dit :

—Oh! non, Josefo, tu ne peux pas me laisser ici; nous ne devons pas nous séparer si tôt, j'ai encore trop de chose à te dire.

L'alcaide fut épouvanté, car il avait vu remuer les lèvres de Manoel, et il ne pouvait douter que ce fût lui qui eût prononcé ces paroles.

—Jeune homme, s'écria-t-il en s'adressant à Josefo, remportez vite cette tête; sortez à l'instant d'ici, sortez et prenez garde à l'inquisition.

Josefo, de qui toutes les horribles angoisses s'étaient réveillées, remit la tête dans le sac de cuir et sortit rapidement. Il courut se loger dans un riche hôtel de la calle del Caballero de Garcia, une des belles rues de Madrid; et là, quand il eut obtenu une chambre et qu'il s'y vit seul, il se dit qu'il fallait vite en finir avec cette vie de damné qu'il menait depuis quelques jours; et, Satan l'aidant, il réunit tout son courage, et, après avoir vidé deux bouteilles de Xérès, il s'adressa à la tête et lui dit :

—Manoel Aguila, puisque tout ton être semble s'être réfugié dans ton cerveau pour te venger de mon crime, puisque tu as gardé toute ton intelligence, réponds-moi; jusqu'à quand me poursuivras-tu, que veux-tu faire de moi?

Et la tête répondit :

—L'autre soir, Josefo, quand j'ai dit adieu à tous mes braves en leur annonçant ma résolution, j'ai ajouté, tu dois t'en souvenir, que je voulais aller finir ma vie dans le royaume de Valence, ma patrie; car là, ai-je dit, quelqu'un m'attend depuis bien des années. Eh bien! c'est à Valence que je veux que tu me mènes; tu ne pourras pas te défaire de moi, ne l'espère pas. Tu sais que c'a été vainement que tu l'as tenté à Monastério, ne l'essaie donc plus; il y a entre nous, Josefo, un lien mystérieux et fatal qu'aucun pouvoir ne peut rompre maintenant, vint-il du ciel! vint-il de l'enfer! Donc, résigne-toi et conduis-moi mort où je serai allé vivant. Alons, alons, ne perds pas de temps, marche, marche, je suis pressé d'arriver, et tu dois l'être de me quitter. Marche, les morts vont vite.

Quatre jours après, Josefo côtoyait le Gualadaviar, qui traverse le royaume de Valence, toujours chargé de son horrible fardeau. Il était maigre et vieilli; son bras droit surtout, qui soutenait la tête de Manoel, était entièrement décharné; il avait la figure et les vêtements couverts de poussière; ceux qui le rencontraient s'éloignaient de lui en faisant des signes de croix. Ce Josefo si frais, si alerte, si beau quelques jours auparavant, était devenu un vieillard hideux, chaque heure de remords vaut une année d'existence, une ride au front et une torture au cœur.

—Courage, Josefo, dit la tête vengeresse, courage, nous avançons, ce soir nous serons à Leria; les dernières lieues semblent toujours bien longues, n'est-ce pas? Veux-tu que, pour les abréger, je te conte quelques vieilles histoires?

L'assassin n'avait plus de voix pour répondre.

—Avant que je l'aie finie, nous serons sans doute arrivés, car je respire déjà le parfum des orangers et des citronniers qui entourent l'endroit que je vais revoir. Allons, courage, écoute-moi et marche toujours.

Il y a trente ans, j'avais ton âge; comme toi, j'étais un beau jeune homme aux longs cheveux noirs,

aux yeux pleins de flammes, à la bouche fraîche et souriante; comme toi aussi, j'avais un cœur ardent, un esprit rapide et des pensées folles; comme à toi, quand tu as été danser quelque séguidillas aux fêtes des villages qui entourent la montagne, il m'est souvent arrivé de voir les yeux de quelque belle jeune fille s'arrêter sur moi avec une douce expression d'amour; alors je n'étais pas bandit, je vivais libre, insouciant, heureux, en cultivant la terre dans cette riche campagne de Valence. Le jour, je travaillais, le soir, je m'étendais sur l'herbe et j'admirais les étoiles, que ma mère m'avait dit être autant de regards de Dieu, ou bien encore je me couchais sur les bords du Gualadaviar, et, en regardant couler l'eau, je me laissais aller à de longues rêveries. Le dimanche, je dansais sous les orangers, j'attendais l'amour de quelque belle Valencienne, et je pensais souvent qu'il n'y avait pas dans les Espagnes un homme qui pût se dire plus heureux que Manoel Aguila. Il arriva qu'un soir, c'était, je m'en souviens, la fête de San-Murillo, je dansais quelques boleros avec une jeune fille dont les yeux étaient plus doux que ceux de la vierge, dans notre église; elle s'appelait Januita. Le dimanche qui suivit, je ne dansais qu'avec elle, et à la San-Murillo, d'après, nous faisons le meilleur ménage que le ciel ait jamais béni. Rien ne manqua à mon bonheur. Juanita me donna un fils, sur la tête duquel je plaçais la moitié de mes espérances de bonheur; l'autre moitié reposait sur la tête de sa mère. Quelques années après, je fus obligé de me rendre à Madrid pour terminer plusieurs affaires; je partis, recommandant mon enfant à sa mère et sa mère à Dieu. Or, avant que je devinsse l'époux de Juanita, elle avait été aimée par un riche fermier laid et méchant; me voyant préféré à lui, il jura de se venger, et quand un Espagnol jure de se venger, Josefo, il est plus rare de le voir oublier sa parole que de voir le soleil se lever à l'occident. Riccardo se venge; pendant mon voyage, il tua Juanita, et le jour où je revenais à Leria, je rencontrai le convoi de la malheureuse victime. Quant à mon enfant, Riccardo, après son crime, l'avait emmené en s'enfuyant.

Ma vengeance à moi fut horrible, Josefo; mais je ne te la raconterai pas, car je pense que nous sommes arrivés.

Il était tout-à-fait nuit: aux derniers mots prononcés par la bouche de Manoel, Josefo s'était arrêté; il se trouvait alors dans un petit bois dans lequel des orangers, des oliviers, des citronniers répandaient autour d'eux d'énivrants parfums. Devant lui, le meurtrier aperçut une petite éminence, surmontée d'une vieille croix noir à demi brisée; la lune, pénétrant à travers le feuillage, éclairait d'une lueur mélancolique et solennelle ce dernier asile d'un ange terrestre.

—Josefo, dit l'impitoyable voix, tire-moi de ce sac. Le meurtrier obéit.

—Cette tombe, continua la voix, c'est celle de ma Juanita; c'est à côté de cette pauvre colombe que l'aigle voulait venir s'abattre et reposer; l'y voilà; merci, Josefo, tu as accompli ma dernière volonté. Mais ce n'est pas tout encore; creuse cette terre, puis tu m'y placeras, et ta tâche sera remplie. En échange de la vie que tu m'as prise, c'est bien le moins que tu me donne une mort tranquille et douce. C'est fait, n'est-ce pas? Enfin, ma Januita, nous allons être réunis.

—Oh! j'en suis sûr, sous mon dernier souffle, tes os vont tressaillir; nous allons enfin dormir du même sommeil pour nous réveiller au même jour. Allons,